

suite d'une des guerres civiles de votre pays à laquelle vous avez pris part.

—Oui, madame j'ai été cruellement frappé, et je n'ai pas à m'étonner que vous connaissiez mes malheurs, puisque vous avez pu découvrir que sous le nom de don Ramon Albarès se cachait le marquis de Mimosa. Vous avez fait des recherches à mon sujet, m'avez-vous dit ; je ne conteste pas le droit que vous en aviez ; mais dans quel but les avez-vous faites, quel intérêt y aviez-vous ?

—Monsieur le marquis, j'ai été guidée par la pensée, par l'espoir que je pourrais vous rendre votre fille.

Le marquis se dressa comme mû par un ressort, pâle, frémissant, le regard rayonnant :

—Ma fille ! vous venez me parler de ma fille ? s'écria-t-il ; ah ! parlez, madame, parlez-moi de mon enfant !

—Monsieur le marquis, votre fille n'est pas perdue, elle vous sera rendu !

—Quand ? Où ? Par qui ?

—Par moi, monsieur le marquis.

—Par vous... Ah ! Dieu du ciel !

La joie illuminait le visage du marquis ; il porta la main à son cœur pour en comprimer les battements, puis, comme brisé par la violence de l'émotion, il retomba sur son siège, en poussant un profond soupir.

Bientôt, se rendant maître de son émotion, il se redressa.

—Ah ! madame, dit-il d'une voix oppressée et encore tremblante, si vous dites vrai, je vous considérerai comme un messenger du Ciel et je bénirai votre nom... Ma reconnaissance durera autant que ma vie, et je ne sais pas, je ne sais pas du tout ce que je pourrai faire pour vous.

Après une pause, il continua :

—Mais, madame, songez-y, ce serait horrible de me tromper, de me donner une fausse espérance. Sachez-le, si j'ai pu vivre jusqu'à ce jour, c'est que j'étais soutenu par l'espérance de retrouver ma fille. Vous voyez ma joie, elle est immense et je tressaille dans tout mon être... Si, après cela, j'éprouvais une déception, ce serait épouvantable ; la douleur, le désespoir me tueraient peut-être.

C'est que, depuis que je suis séparé de ma fille, je n'ai pas cessé un instant de penser à elle... Et depuis que je suis rentré en Espagne, depuis que je suis en France, je l'ai cherchée partout, partout, sans que rien, hélas ! m'ait guidé vers elle...

Et c'est vous qui venez me dire : Je vous rendrai votre fille !... Ah ! madame, madame...

Un sanglot lui coupa la voix.

—Soyez sans crainte, monsieur le marquis, dit Mme Prudence, ce n'est pas une fausse espérance que je vous apporte. Croyez-le, je n'ai point agi à la légère, je ne me serais pas présentée devant vous sans avoir des preuves qu'une jeune fille à laquelle on a donné le nom de Georgette est la fille de M. le marquis de Mimosa.

—Georgette, Georgette, répéta le marquis, comme se parlant à lui-même.

Puis, d'une voix anxieuse :

—Voyons, madame, dites, comment avez-vous appris que cette jeune fille, appelée Georgette, était la fille du marquis de Mimosa ?

—Je vais vous le dire, monsieur le marquis, et quand vous m'aurez entendue, vous penserez comme moi que le hasard joue son rôle dans les destinées ou plutôt que la Providence veille sur les créatures de Dieu et déjoue souvent les odieux calculs des méchants.

C'est Dieu, monsieur le marquis, qui, après vous avoir cruellement éprouvé, vous a réservé le bonheur suprême de revoir dans la splendeur de sa jeunesse et le rayonnement de son incomparable beauté la fille que l'on vous avait ravie.

—Ravie, dites-vous ?

—Oui, monsieur le marquis.

Elle resta un instant silencieuse, en apparence pour se remettre de son émotion, mais en réalité pour bien se rappeler le petit préambule qu'elle avait imaginé et qui, forcément, devait précéder le récit mensonger que lui avait fait Forestier.

—Monsieur le marquis, reprit-elle les renseignements dont vous allez apprécier tout à l'heure la haute importance m'ont été fournis cette année même par un brave homme avec lequel j'étais en relations d'affaires et qui, depuis, a dû s'embarquer pour la Cochinchine.

Je l'avais invité à dîner et, en prenant le café, nous nous mîmes à causer de diverses choses. Nous parlâmes de la funeste guerre de 1870 et nous reconnaissons, avec une égale satisfaction, que la France avait pu, en assez peu de temps, réparer ses désastres.

Toutefois, nous déplorions les horribles conséquences, les malheurs sans nombre qu'entraînent toujours, après elles, les grandes luttes de deux nations armées l'une contre l'autre, les luttes fratricides d'un peuple dans les guerres civiles.

À ce propos, mon convive me raconta une histoire poignante, dont une petite fille âgée de moins de trois ans était l'intéressante héroïne et à laquelle le nom d'un grand d'Espagne, le vôtre, monsieur le marquis, était mêlé. Evidemment, bien des choses étaient inconnues à

mon ami. Enfin, voici, aussi fidèlement que je puis me le rappeler le récit qu'il me fit.

Le marquis était haletant et avait peine à se contenir. Il rapprocha un peu son fauteuil de celui de Mme Prudence et attacha sur elle un regard où l'anxiété et la curiosité se mêlaient à une fiévreuse impatience.

—Il y a une dizaine d'années, c'est mon ami qui parle, — je me trouvais dans une ville du Midi, à Bagnères-de-Luchon. Là, dans le même hôtel que moi était descendu un Espagnol avec lequel je liai connaissance, bien qu'il fût d'une nature assez sauvage et peu communicatif. Il était miné par cette terrible maladie de poitrine qui ne pardonne jamais, ce qui le rendait sombre taciturne et lui faisait rechercher la solitude.

—Il fut touché de l'intérêt que je lui témoignai et me prit en amitié.

—Cependant son mal s'aggrava et, bientôt, il ne put plus quitter sa chambre. Autant que cela m'était possible, je lui tenais compagnie ; je m'en faisais presque un devoir, car j'avais pitié de ce moribond. Le malheureux en durait d'atroces souffrances ; il ne dormait plus, son sommeil était troublé par des cauchemars, d'effrayantes visions.

—Un soir, quelques heures avant de mourir, il me fit sa confession.

—En 1868, soldat dans un régiment de l'armée libérale en Espagne, qui combattait contre les troupes carlistes, il avait été mis au service du capitaine de sa compagnie. A l'instigation de cet officier, et pour quelques poignées d'or, il avait enlevé une petite fille qui depuis la veille ou l'avant-veille seulement, avait été confiée à une brave et honnête femme dont il n'a pas su ou n'a pas voulu dire le nom.

—Ordre lui avait été donné de tuer l'enfant, en la jetant au fond d'un précipice ou dans une rivière, après l'avoir dépouillée de ses vêtements.

Le marquis ne put retenir un cri d'horreur et un éclair de fureur sillonna son regard.

—Heureusement, continua Mme Prudence, il n'avait eu ni le courage ni la force de se faire l'assassin d'un enfant. Une nuit, il abandonna la pauvre petite dans un village des Cévennes appelé La Palud, après l'avoir déposée dans une étable à moutons.

—Madame, dit le marquis, permettez-moi de vous interrompre et de vous adresser une question : Pouvez-vous me dire à quelle date la petite fille a été ainsi abandonnée ?

—Mon Dieu, monsieur le marquis, je ne sais pas si je vais pouvoir me rappeler.

Elle eut l'air pendant quelques instants de consulter sa mémoire et répondit :

—C'était en juillet 1868, monsieur le marquis ; oui, oui, je me souviens, dans les derniers jours du mois, le 27 ou le 28 juillet.

—C'est bien cela, les dates se rapportent, dit le marquis.

Il ajouta, se parlant à lui-même :

—C'est le 22 juillet que j'ai confié ma fille à mon fidèle Pedro.

Il reprit à haute voix :

—Mais je vous en prie, madame, continuez, continuez ; je vous écoute, vous le voyez tout palpitant d'émotion.

—Après ce que venait de lui apprendre l'Espagnol, mon ami lui adressa plusieurs questions. Lié, dit-il, par un serment, il ne pouvait faire connaître le nom du capitaine qui l'avait payé pour enlever et assassiner ensuite la petite fille.

Il répondit à une autre question, disant que, sans en être absolument certain, il croyait que l'enfant appartenait à une grande et illustre famille, enfin qu'elle devait être la fille d'un chef carliste, le marquis de Mimosa.

Comme tout à l'heure, le marquis était très pâle et tout son corps tremblait ; ses prunelles semblaient se dilater et sa noble figure reflétait la joie qui inondait son âme.

—Je ne doute plus, je ne peux plus douter ! s'écria-t-il.

Et se dressant debout d'un seul mouvement :

—C'est ma fille, c'est ma Thérèse adorée !

Mme Prudence, qui s'était attendue aux transports du marquis, restait calme en apparence, mais elle était sous le coup d'une émotion profonde et éprouvait une satisfaction qu'augmentait la joie infinie du marquis.

—Vous voyez, monsieur le marquis, dit-elle, que je ne vous apportais pas une fausse espérance.

Le marquis lui prit la main, et la secouant fiévreusement :

—Ah ! madame, madame, dit-il d'une voix oppressée, je ne saurais dire ce que j'éprouve en ce moment ni exprimer comme je le voudrais mon bonheur, le ravissement de mon âme.

Il se mit à marcher dans le salon, donnant des signes d'une grande agitation intérieure ; puis, plus calme, il reprit sa place en face de Mme Prudence.

—Ainsi, madame, reprit-il, ma fille, enlevée à la personne à qui elle avait été confiée, a été abandonnée par son misérable ravisseur, dans un village appelé La Palud ?

—Oui, monsieur le marquis.

—Vous ne savez pas le nom de cette personne à qui l'enfant avait